

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Bernard SIONEVEIS

Le vrai Psichari

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1938, tome 37, p. 225-229

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Le vrai Psichari

Au R. P. A. MOTTE,
prieur des dominicains
du Saulchoir

Si Fra Angelico était notre contemporain et dominicain dans le sillon de Lacordaire ne verrait-on pas, dans quelque cloître des frères-prêcheurs de France, une fresque représentant S. Dominique, abritant sous sa chape, avec d'autres élus, un jeune officier d'artillerie coloniale ?

« Je vois le petit-fils de Renan, a écrit Paul Claudel, au lendemain de la mort de Psichari. — Que fait-il ? Il est par terre, les bras en croix, avec le cœur arraché et sa figure est comme celle d'un ange. Il a le signe sur lui du troupeau de S. Dominique. — Tu vois le corps, mais son âme, dis-nous, où est-elle ? — S. Dominique l'enveloppe de son grand manteau avec d'autres tondus. »

Des écrivains auront souvent prêté à Psichari une idée exagérée de réparation pour les outrages que son grand-père a faits à Dieu. Ce serait mal comprendre sa psychologie religieuse que de faire de sa vie de converti une amende honorable publique ou une cérémonie expiatoire. Cependant Psichari, dans une attitude très discrète, n'a jamais exclu de sa vie la nécessité de réparer les doucereux blasphèmes de l'aïeul.

Ernest Psichari gardait de Renan le souvenir du bon grand-papa, qui avait, selon le mot d'Hugo, l'art d'être grand-père. Le professeur du Collège de France a toujours

été d'une exquise tendresse pour l'enfant de sa fille Noémi en vacances sur les landes de Tréguier ou de Perros-Guirec.

Dans ses « Souvenirs » Renan ne fait-il pas allusion à un oiseau de mer qui, la nuit, se levant de la grève de Goëlo, venait heurter les vitraux de la vieille cathédrale de Tréguier ? « C'est l'âme d'un trépassé, disaient les Trégorois, d'un prêtre infidèle qui veut dire sa messe, mais il ne trouvera pas d'enfant de chœur pour la lui servir. »

Maurice Barrès a trouvé que Renan s'était appliqué à son insu le mythe à lui-même. Contrairement à une anti-thèse frappante en littérature, Psichari n'avait pas à la reprendre pour l'achever, la messe que son grand-père n'avait pas commencée. Renan a été un chrétien, un clerc minoré renégat, mais il n'a jamais porté le signe sacerdotal. Jacques Maritain a écrit que dans son attrait pour la vie sacerdotale et religieuse, la pensée de réparation était le motif premier pour lequel Psichari s'était promis de se consacrer à Dieu. Mais il faut bien comprendre que le petit-fils n'aurait jamais voulu se donner pour le justicier de son grand-père. Il savait que sa vie et son œuvre ne pouvaient « être tenues pour un des testaments du génie si multiforme de Renan ». Rarement Psichari aura goûté un si grand bonheur que celui du jour où le Père Janvier lui affirma que personne ne pouvait répondre de la damnation de Renan, car au moment suprême nous échappent les états d'âme d'un mourant. Mais le petit-fils, dans la solitude de son cœur, a tant prié pour son grand-père.

Renan aura été au siècle dernier l'acteur de ce grand drame que Pierre Lasserre a appelé le drame de la métaphysique chrétienne et auquel, en toute innocence, fut mêlé l'abbé Dupanloup, pour avoir conduit l'adolescent breton au petit séminaire parisien de Saint-Nicolas-du-Chardonnet. Le philosophe scientiste, pour lequel Dieu est un devenir, le Christ un simple mortel doué d'un génie religieux, la religion un besoin du divin et l'Eglise la forme la plus parfaite du sentiment religieux, a voulu mesurer Dieu progressant dans l'humanité à la science, but suprême de l'humanité. Depuis, le scientisme s'est fait condamner à toutes les cours d'assises de l'espérance.

Malgré sa condamnation arrivée trop tard, la fausse science a poussé le monde contemporain à l'abîme. Mais

les élites, surtout les jeunes élites, ont germé sur ce monde. Ainsi, pour la jeunesse chrétienne qui à l'heure actuelle se voit appelée à de précises réalités, Psichari demeure un modèle et un chef selon le mot d'Henri Massis.

Il n'y a rien de névrosé, rien de morbide dans la conversion d'Ernest Psichari. Au nom des progrès des sciences psychologiques, en l'honneur de la pathologie, le monde est porté à croire que le problème de la conversion se recommande à l'art des psychiatres. Parlait-on tant de psychiatrie au temps de la conversion de S. Augustin ? Cependant jamais un professeur de la Salpêtrière ou de l'Ecole de Nancy n'aura possédé le génie du plus illustre des Pères latins.

Chez Psichari la vertu de religion a pénétré son activité quotidienne. Sa piété s'est modelée sur la liturgie dominicaine.

Ernest Psichari, né à Paris en 1883, fut étudiant « aux années où l'on rejetait le dogme pour des difficultés de grammaire ». Sa jeunesse a souffert et de l'anarchie intellectuelle et d'une crise sentimentale.

A dix-neuf ans, il s'est engagé dans l'armée. Plus tard il s'est rengagé pour partir en Afrique, où, dans la solitude des déserts, il s'est mis à méditer.

Nous sommes au vingt-quatrième anniversaire de sa mort. C'est une occasion à saisir pour dissiper certains malentendus au sujet de sa conversion retentissante.

La vie militaire avait redonné au jeune Psichari, dès les premiers mois, le goût de l'ordre et la foi dans les traditions de la France. Ce goût de l'ordre et cet amour de la patrie le conduisirent à un idéal supérieur.

Au début de l'année 1913, le Père Clérissac, dominicain, l'y ayant préparé de toute son âme sainte et de tout son cœur si profondément humain, Psichari entra dans l'Eglise catholique. Auparavant, chrétien schismatique par son baptême, il ne pratiquait aucune religion.

Quel religieux que ce Père Clérissac dont Maritain a écrit qu'il était pur comme la flamme d'un cierge ! Puisse un jour paraître la vie de cet admirable dominicain qui se serait mis à genoux pour entendre les plaintes d'une âme tourmentée comme le dominicain de Fiesole pour peindre des madones. « Le mystère de l'Eglise » est un petit livre fait d'une collection de pensées du Père

Clérissac que la mort l'a empêché de développer dans un grand ouvrage. Certains passages de ces pensées reflètent une lueur digne de Pascal.

« La mort me fait plus peur que la vie, disait Psichari, au lendemain de sa conversion. Ah ! il n'est pas d'heure où je ne supplie Jésus et Marie de m'éclairer, d'être sans partage au pied de la croix, uniquement attentif à leurs ordres. » L'intellectuel désabusé de la fausse science s'est donné à Dieu sans subtiles, sans philosophiques réticences.

Peu de temps après sa conversion, Psichari s'en alla trouver Monsieur Tanqueray, qui, revenu du grand séminaire de Baltimore, dirigeait la Solitude sulpicienne d'Issy. Dans le magnifique parc aux charmilles jansénistes, le petit-fils, certes, a évoqué tacitement le souvenir de son grand-père devant le petit cimetière où, sous d'austères croix, reposent les maîtres des années cléricales de Renan. Là encore, Psichari a résolu de se faire charitable et non justicier.

Les deux Bretons, Renan, enfant de Tréguier, et son maître illustre, l'abbé Lettir, enfant de Morlaix, avaient été deux mystiques au foyer de Monsieur Olier. Le Trégorois infidèle demeura mystique à sa façon. Ne pouvant plus prier dans la forme qui lui avait été apprise « aux bords embrumés de la mer occidentale », il s'adressa à la beauté grecque dans sa très littéraire et très vide prière sur l'acropole.

L'ancien élève de Monsieur Lettir, critiquable dans son attitude devant la grâce, eut cependant de belles qualités humaines. Il était de sa race, une race de rêve inapte au commerce d'argent. A la mort de son père, sa mère l'avait conduit en pèlerinage à St-Yves-de-la-Vérité, le protecteur des veuves et des orphelins. Depuis, il s'est toujours remis au bon Monsieur saint Yves du soin de gérer ses affaires temporelles. Toute sa vie le hanta la nostalgie du cloître de Tréguier et des âmes croyantes de sa cité natale. Par malheur Renan est parti pour l'île incertaine de la science comme S. Brandan, S. Malo et leurs vieux compagnons bretons pour des îles mystérieuses dont on ne revient pas. Il était né sur ces terres de promesse célébrées dans les antiques odyssees celtiques.

Après la visite du lieutenant Psichari, Monsieur Tanqueray écrivait au Père Janvier pour lui annoncer que le

petit-fils de Renan portait en lui le signe d'une vocation dominicaine.

Claudiel a raison de faire dire à l'officier colonial : « L'uniforme, je me trouve dedans encore trop et qu'est-ce que ces galons viennent faire sur ma manche ? C'est le capuchon qu'il me faut par dessus la tête pour m'y perdre et c'est le froc profond de laine blanche. »

Psichari fut d'abord reçu tertiaire de S. Dominique au couvent d'études de la province dominicaine de Lyon à Rijckolt (Hollande). En ce temps-là, le prieur du couvent était le Père Barnabé Augier, mort en novembre dernier, à Saint-Alban, près de Chambéry. Ce religieux aurait sacrifié pour la valeur d'un Rosaire son grade de Maître en théologie.

Par une intuition étonnante, le tertiaire a saisi du coup l'ascèse et la mission de l'ordre de S. Dominique dont, chaque jour, il récitait le bréviaire. Toute sa vie nouvelle fut régie par l'idéal dominicain.

« Heureux, s'est écrié Psichari, bienheureux ceux qui par la grâce des sacrements ont pénétré dans le jardin de l'intelligence surnaturelle. Heureux, bienheureux ceux qui reposent dans le cœur de Dieu et qui se réchauffent à sa vivante chaleur. Heureux à jamais, heureux ceux pour qui tout le Ciel est dans la petite Hostie à la contenance exacte de Jésus-Christ. »

Le jeune officier avait écrit après sa conversion, en garnison, à Cherbourg : « Quoi que je fasse, ma vie ne peut être orientée que vers la face de Dieu. Je le dis devant Dieu, mon seul désir sur cette terre est d'avoir la foi, l'espérance et la charité des saints. Je ne peux pas vivre autrement que pour la gloire de notre Père des cieux et c'est un soldat du Christ que j'ambitionne d'être. »

Le lieutenant Psichari attendait que le Seigneur lui dise : lève-toi et viens. Mais le froc blanc lui était réservé pour les cloîtres éternels.

Le 22 août 1914, pendant la retraite de Charleroi, frappé d'une balle à la tempe, il s'écroula à côté d'une pièce d'artillerie en serrant son chapelet dans sa main ensanglantée.

En ce jour où les Saints-Cyriens avaient marché au feu coiffés du casoar et gantés de blanc, jour tragique où l'armée française semblait ne devoir sauver que l'honneur, la sainte âme de Psichari a présenté au Christ l'âme de ses chers artilleurs sacrifiés avec lui.

Bernard SIONEVEIS